

Les Dévideuses

1887

Huile sur toile. H. 0,60 ; L. 0,73

S.b.g. : Eugène Carrière

Londres, The Tate Gallery

HISTORIQUE

Buxtorf-Koechlin ; Bernheim-Jeune, Paris ;

John G. Ure, Glasgow ;

vente Ure, Christie's, Londres, le 29 avril 1911 ;

Goupil, Londres ; Mrs. R. M. Dunlop ;

don à la Tate Gallery de Londres en 1927 (Inv. 4261).

BIBLIOGRAPHIE

G. Geffroy, 1922, pl. 26 ; C. Morice, 1906, p. 246 ;

Gazette des beaux-arts, juillet 1907, t. II, p. 25-26 ;

G. Séailles, 1911, n° 24, p. 263 ;

A.-M. Berryer, 1935, n° 616 ;

R. Alley, 1981, p. 6-97 ; R. J. Bantens, 1990, p. 72.

EXPOSITIONS

1887, Salon, n° 456 ;

1907, Bruxelles, *La Libre Esthétique*, n° 2 ;

1907, Paris, n° 188 (1^{re} éd.), n° 31 (2^e éd.).

La mère assise, vue partiellement de dos, la tête modelée par un profil ombré, dévide le fil d'une pelote pour le rembobiner autour des mains écartées de sa fille. On observe le visage très féminin et aux traits réguliers de la jeune fille, qui regarde ses mains tandis que le corps de la mère est tourné légèrement vers elle. Sur une table à l'arrière-plan, on devine, dans un petit vase, une rose. Dans une lettre du 1^{er} mai 1951, Élise Delvolvé-Carrière a confirmé que c'étaient bien elle-même et sa mère qui étaient représentées (Alley, 1981). Le visage rond de la mère, avec ses larges contours et son nez retroussé, exprime, tout comme les lignes fluides de son corps tendu, cette douce présence à laquelle la jeune fille semble se soumettre avec une quasi-dévotion. La mère porte un corset rigide.

Postérieur aux années 1885, le tableau appartient à une série de travaux dans lesquels Carrière s'est peu à peu détourné de la représentation détaillée des thèmes naturalistes. En font partie *L'Enfant malade* (Paris, musée d'Orsay ; Berryer, 1935, n° 2), exposé au Salon de 1885, et *Le Premier Voile*, exposé en 1886 (Toulon, musée des Beaux-Arts ; Berryer, 1935, n° 582). La composition qui s'en rapproche le plus reste *La Toilette* (vers 1887, H. 0,58 ; L. 0,72 ; Berryer 1935, n° 7, repr. dans Faure, 1908, après la page 40), où on voit la mère dans une attitude de profil presque identique, à ceci près que le bras est plus allongé. La jeune fille, debout, tient une cuvette dans laquelle la mère trempe une éponge pour procéder à la toilette de l'enfant qui repose sur son sein.

Par rapport aux compositions de plus grand format des années précédentes, les contours sont ici fortement absorbés par un continuum de couleur brun-vert. Tandis que dans *La Toilette* l'arrière-plan est clairement défini (derrière le dossier de la chaise, on distingue une table avec un bouquet de fleurs et une cuvette), Carrière renonce ici à ces détails. Mieux que ne le feraient des indications précises en termes de perspective et d'agencement spatial, c'est la lumière tombant sur le dos de la mère qui donne l'idée de l'austérité de l'intérieur, autant que celle de l'univers sentimental représenté dans ce tableau. La chemise blanche de la mère et sa robe sombre fortement corsetée figurent un clair-obscur marqué, d'où le regard se détache peu à peu, pour se laisser glisser le long du bras étendu jusqu'à la jeune fille. Les zones moins contrastées se donnent en dernier, comme si distinction et indistinction venaient ici souligner le geste impératif

de la mère et l'obéissance de la fille. Par la disposition de la lumière, Carrière permet à l'observateur de saisir la nature de la concentration dont font preuve les personnages. Cette toile a grandement contribué à faire de Carrière un artiste marquant ; dorénavant, il était autorisé à exposer au Salon sans que ses œuvres soient au préalable examinées par le jury (G. Denoinville, *Sensations d'art*, 3^e série, Paris, s. d., p. 7-30).

M. F. Z.

